



LES FEUX DU FOUTA-DJALON

Au cœur de la Guinée, des villages entiers partent en fumée, sans raison apparente. Les habitants, effrayés, crient à la sorcellerie. Craignant des troubles, le gouvernement demande à des pompiers français de résoudre l'énigme. Mais que peut la science contre les puissances occultes ?

Par Solène Chalvon

GUINÉE



Dans la moiteur ombreuse de la pièce, le crâne nu de l'homme blanc luit comme une étoile mouillée. Son visage paraît maquillé, poudré par les nuées de poussière rouge qu'agitent les chaises en plastique en raclant le sol. Florent Hivert époussette son uniforme sombre et jauge solennellement le public qui forme des cercles concentriques autour de lui : une trentaine d'hommes dans la fleur de l'âge, tous natifs de la région de Ninguélandé, au centre de la Guinée. Les notables sont assis au premier rang, les imams au second. Les éleveurs-cultivateurs derrière.

Leur village haut perché du nom de Wendou se fond dans les roches anthracite d'une montagne végétale. Il se trouve à plus de trois heures de Labé, la ville épicentre du Fouta-Djalon, après des kilomètres de pistes en latérite rouge escarpées et buissonneuses. Par le passé, cette bourgade n'avait pas coutume d'accueillir des officiels, encore moins des Européens. Hormis quelques journalistes lancés sur les traces de Nafissatou Diallo en 2011, la femme de chambre peule de l'« affaire DSK », qui déclencha un scandale planétaire en accusant de viol Dominique Strauss-Kahn, alors patron du Fonds monétaire international.

LES FEUX DU FOUTA-DJALON



Et puis, en 2013, Wendou a été frappé par la « chose du Fouta », comme on dit sur la radio rurale de Guinée. Une « chose » ancienne, connue depuis longtemps, mais qui préoccupe enfin le gouvernement central et a motivé la venue de trois délégations étrangères en deux ans. La dernière en date est celle conduite par le lieutenant-colonel Hivert.

Un brin cérémonieux, le gradé français brandit avec lenteur, au-dessus des couvre-chefs multicolores, un document épais, plastifié. Il prend son souffle, sait que l'exposé qui l'attend, de par son jargon scientifique et son caractère abscons, risque de perdre une partie de l'auditoire. Les premiers mots sont assésés avec une force toute militaire :

« *J'ai tenu ma promesse... Je suis revenu !* », s'exclame-t-il.

Sa parole est aussitôt déclinée en pulaar, la langue de l'ethnie peule, majoritaire dans le Fouta-Djalon. D'un même souffle, les villageois gratifient l'officier d'un « *N'jarama* », l'expression de bienvenue du peuple peul, mélange de « *bonjour* » et de « *merci* ». Le jeune instituteur du comté, Ibrahim Sow, s'improvise traducteur, parce que, dit-il, cette fonction appartient « *aux hommes de sciences* ».

Dans l'embrasement d'une case dont il ne subsiste qu'un mur circulaire carbonisé, des petits garçons suivent du regard le document que Florent Hivert agite entre ses mains. La clef du mystère qui fige dans la peur et la méfiance leur village et, par-delà, l'ensemble de la contrée, est là, toute proche.

Sur le pli, frappé des logos des républiques française et guinéenne, figure la mention : « *Rapport des circonstances et des causes des incendies des cases traditionnelles : les feux mystérieux du Fouta-Djalon* ». Suivent trente pages explicatives, rédigées par deux experts sapeurs-pompiers de la Vienne et de l'Indre, Daniel Pasquier et Bruno Detappe, venus effectuer des prélèvements ici même, près de huit mois auparavant. Agrémentées de clichés et de schémas, d'analyses de laboratoires, de chapitres et de sous-parties. On dirait la photocopie d'un manuel de physique-chimie.

À lui seul, le rapport compte mettre fin à la malédiction qui frappe ce massif forestier : depuis quarante ans, des feux « *extraordinaires* » embrasent les cases en torchis du Fouta-Djalon sans raison apparente. Le phénomène se produit de jour comme de nuit, en période chaude ou durant la saison des pluies, y compris quand les foyers de cuisson se trouvent à l'extérieur de l'habitat. Dans la seule région de Ninguélandé, une maison traditionnelle sur quatre est partie en fumée.

DES FLAMMES SENSIBLES À LA VOIX HUMAINE

Difficile de savoir précisément à quand remonte ce phénomène. En 1978, c'est l'embrasement du petit hameau de Hafia qui alerte les autorités. À partir de là, les sous-préfectures commencent à recenser chaque incendie suspect. Depuis, selon un décompte officiel qui ne cesse d'être revu à la hausse, plus de cinq mille cases ont brûlé dans le Fouta.

Au cours des dix dernières années, des géologues et géographes guinéens et une mission de la coopération italienne ont tenté de percer le mystère. Bien que d'approches très différentes, leurs investigations s'accordent sur les mêmes points : quand les sinistrés crient au secours, les flammes redoublent,

Difficile de savoir à quand remonte ce phénomène. En 1978, l'embrasement du hameau de Hafia alerte les autorités. Depuis, selon un décompte officiel, plus de cinq mille cases ont brûlé. Phénomène chimique ? Œuvre d'une sorcière ? Vengeance d'un fantôme ?

comme si elles étaient sensibles à la voix humaine. Deuxième constat tout aussi étrange : il suffit de sortir une cantine métallique d'un brasier, afin de la mettre à l'abri dans une hutte jusque-là intacte, pour que le feu se propage d'un lieu à l'autre.

Lors de leur visite en 2010, les scientifiques italiens relèvent une forte densité de soufre, un élément chimique très inflammable, dans le sol, sans aller plus loin. Invoquant un manque « *de moyens* » pour mener une enquête sérieuse, les experts guinéens ne rendent pas davantage de conclusion. Des géographes de Conakry déplorent seulement que des centaines de paysans se retrouvent dans la brousse, sommés d'aller bâtir leur hutte ailleurs. Les feux menacent la paix des ménages, prévient le ministère des Mines, dans un rapport de 2012. Car les villageois qui par sécurité préfèrent dormir sur le seuil de leur case ne peuvent plus, faute d'intimité, accomplir leurs « *devoirs conjugaux* ».

Phénomène chimique ? Œuvre d'une sorcière ? Vengeance d'un fantôme ? Depuis quarante ans, les explications les plus folles circulent dans les journaux locaux, à la télévision ou sur les forums de discussion. Les théories du complot vont bon train. Et risquent de provoquer des troubles dans un pays où rumeurs et délations suscitent à intervalles réguliers des violences.

Le drame du Fouta-Djalon inquiète d'autant plus le pouvoir central qu'il frappe une population prospère, aux traditions pastorales, mais jugée frondeuse. Persécutés à plusieurs reprises au cours de l'histoire, notamment sous la dictature de Sékou Touré dans les années 1960-1970, les Peuls, qui représentent 80 % des habitants de la région, nourrissent à l'égard des politiciens et des autres ethnies une méfiance généralisée, frisant parfois la paranoïa. Les élites de la capitale se montrent tout aussi soupçonneuses à leur rencontre.

Au début de son mandat, le président Alpha Condé a plusieurs fois essuyé la colère des gens du Fouta : manifestations, émeutes, saccages de bâtiments officiels. Il ne veut donc prendre aucun risque. En 2014, en pleine épidémie d'Ebola, une menace autrement plus alarmante que des feux de paille, il lance envers les sinistrés une « offensive de charme », pour reprendre les mots d'un de ses proches conseillers. « *La psyché peule l'effraie* », explique ce cadre guinéen.

Le chef de l'État obtient de l'ambassadeur de France à Conakry, Bertrand Cochery, l'envoi in situ d'une équipe d'experts afin d'établir une bonne fois pour toutes l'origine du fléau. « *Le président Alpha Condé sait qu'une rumeur peut avoir de terribles effets. La désinformation liée à Ebola en a été la démonstration la plus récente* », note le diplomate. Chacun s'est alors empressé de chercher un bouc émissaire. Encore maintenant, des médias nationaux n'hésitent pas à tenir les « forestiers », comme on appelle les habitants de la Guinée forestière, pour responsables de l'apparition du virus et à les qualifier dans certaines feuilles de chou comme *Le Lynx* ou *La Lance* de « pygmées » et « bouffeurs de chauve-souris », l'animal porteur de la maladie.

Depuis vingt ans, Bertrand Cochery officie par intermittence en Guinée où il met à profit sa connaissance du terrain. Comme en 1997, lorsqu'il est dépêché pour un projet d'aménagement forestier « *qui ne prend pas* », à Timbo, dans cette même région du Fouta. Jusqu'à ce qu'un ancien lui explique les raisons du malaise : selon la tradition, les singes de la forêt sont les porte-parole

Du large cône de paille qui coiffait la bâtisse, il ne subsiste qu'un matelas de cendre, pareil à des cheveux gris métallique. Les murs calcinés mais intacts ont servi de catalyseur comme n'importe quel four à pain.

des almamy, les chefs ancestraux du royaume du Fouta-Djalon au XVIII^e siècle. Toucher aux arbres risque de faire hurler les macaques et troubler les esprits. Un compromis est trouvé. « *Rien ne peut être accompli sans qu'il y ait eu convergence de la tradition et de la rationalité d'un projet* », résume Cochery.

Reste aux experts français la charge de résoudre le mystère des feux avec le même doigté. Le lieutenant-colonel Florent Hivert, détaché à la coopération civile en Guinée, est le guide tout indiqué. Derrière le garde-à-vous facile et la mine un peu austère, le gradé, élevé dans les Antilles au son des comptines créoles, chérit les histoires magiques et ne s'en cache pas : « *Les Guinéens me touchent au cœur, ils ont un pied dans les deux mondes.* »

DES CAILLOUX ET UN BOUT DE MÉTÉORITE

L'enquête des sapeurs-pompiers français débute en janvier 2015. Comme par enchantement, les commandants Daniel Pasquier et Bruno Detappe, conduits par Florent Hivert, arrivent à Doulgol, un village proprement quadrillé par de légères clôtures, au moment où une case achève de se consumer. Du large cône de paille qui coiffait la bâtisse, il ne subsiste qu'un matelas de cendre, pareil à des cheveux gris métallique. Daniel et Bruno, un masque en papier sur le nez, laissent éclater leur frustration en foulant de leurs rangers cet étrange manteau neigeux. Le coffre de leur pick-up regorge de combinaisons jaune et blanc, de boîtes en plastique et de pipettes de prélèvement, mais ils n'ont rien pour maîtriser un incendie. « *Mince, si on avait su, c'est bête...* », ronchonne Daniel, en enfilant des gants en latex. L'inscription « Hero » affichée sur sa casquette sombre a viré au rose, la faute à cette satanée poussière ocre qui recouvre tout.

À l'intérieur, il ne reste que des décombres. Daniel cherche à localiser le départ du feu, pointe du doigt les larges triangles de suie qui lèchent les parois, et tente de reconstituer le cheminement du brasier. Toutes les traces convergent vers le haut. Le toit éventré laisse passer un rayon de soleil voilé par les fumées qui s'échappent encore. Les murs calcinés mais intacts ont servi de catalyseur comme n'importe quel four à pain : ils ont fait hausser la température, et les flammes sont montées en spirale vers la couverture de chaume.

Autour des deux pompiers, les villageois affluent. « *Plus j'appelais à l'aide, plus les flammes étaient hautes* », témoigne un jeune voisin.

Tidiane Baldé, un vieux monsieur borgne, tient la dragée haute à ses compagnons. Lui connaît le coupable : « Nos ancêtres nous ont appris à reconnaître le diable à l'œil nu. Quand il rôde, il brûle tout sur sa trace. »

« Normal, quand vous vous agitez en brassant de l'air, vous ravivez le feu », réplique, bonhomme, Daniel. Voilà une première énigme résolue. Bruno, lui, recueille les premiers éléments d'investigation sur son carnet. Il s'entretient avec les propriétaires de la case, M. et Mme Barry, deux septuagénaires aux traits tirés. Des valises défoncées, regorgeant de pagnes, s'entassent à leur côté. Bruno demande s'ils ont senti une odeur de soufre ou vu tomber des petites pierres du ciel. Négatif.

Derrière le couple, à l'abri des fumées qui piquent les yeux, quelques hommes du village approchent des tabourets en bois pour mieux commenter l'action. Tidiane Baldé, un vieux monsieur borgne au boubou violacé, tient la dragée haute à ses compagnons. Son lexique ampoulé tranche avec son bob sale vissé sur la tête. Pendant quinze ans, il été « chef cuisinier » sur des ferries français.

Lui connaît le coupable : « Nos ancêtres nous ont appris à reconnaître le diable à l'œil nu. Quand il rôde, il brûle tout sur sa trace. Si les Barry avaient découpé dans leurs clôtures un étroit passage pour lui permettre de traverser la propriété sans être freiné, il n'y aurait jamais eu de feu. » Alors que les pompiers-détectives continuent de farfouiller dans la case avec leurs sondes et leurs « analyseurs de combustion », le lieutenant-colonel Florent Hivert paraît ne pas perdre une miette de la palabre.

À la nuit tombée, les trois Français regagnent leur hôtel, le visage roussi, les bras chargés de poches en plastique transparentes contenant de la terre, des morceaux de vêtements et des petits cailloux. « On a des pistes très intéressantes, et je ne serais pas surpris d'avoir trouvé un bout de météorite », lance Bruno en disposant avec soin ses sachets sur le sol de la chambre.

Sans ôter son uniforme, il se jette sur son ordinateur et procède à une reconstitution virtuelle de l'incendie. Grâce au logiciel Sweet Home 3D, il reproduit, sur son écran, l'intérieur d'une habitation.

Le but étant de mieux visualiser la progression du feu compte tenu des ouvertures, de la proximité des objets les uns par rapport aux autres, etc. Le programme informatique, qui propose des tables de chevet et des canapés en guise de mobilier, n'a pas prévu les ballots de pagnes ou les réchauds à gaz. Qu'importe. Il paraît d'une grande utilité au commandant qui le consulte des heures durant.

« SI LA CAUSE EST SURNATURELLE, DITES-LE-NOUS »

C'est l'heure de la Skol fraîche, une bière brassée à Conakry, et du rhum arrangé. Les deux experts quadragénaires rhabillés en civils et le lieutenant-colonel Hivert, la cinquantaine, s'offrent un moment de détente au bord de la piscine de l'hôtel. Le bassin, creusé quelques mois avant l'apparition du virus Ebola, est vide et sale. Une épaisse pellicule de terre recouvre le fond. L'établissement végète depuis la crise sanitaire qui a réduit à néant les perspectives de développement touristique du Fouta-Djalou.

Daniel porte une sacoche en bandoulière sur son polo jaune. Deux gourmettes cliquettent à son poignet, une troisième, plus large, oscille autour de son cou. L'homme au bouc poivre et sel soigneusement taillé aborde l'apéritif avec un contentement non feint : c'est l'heure du débriefing et des premières hypothèses.

Difficile d'en parler dans l'action, quand chaque villageois y va de son commentaire. Daniel dit connaître de longue date cette panique des populations africaines face au feu : à ses débuts dans la brigade à la fin des années 1970, un immense incendie a embrasé un bâtiment insalubre du 20^e arrondissement de Paris. Arrivé sur les lieux, il a reçu « quasiment sur les pieds » un nourrisson jeté d'un étage. L'enfant est mort sur le coup. Malgré les échelles de pompier dressées contre la façade, les gens continuaient de sauter dans le vide.

« Toute une batterie d'immeubles tenus par des marchands de sommeil ont brûlé les uns après les autres à cause de la surpopulation dans les chambres, des réchauds et de la pauvreté du matériel électrique. Quand t'es pompier et que tu pars en intervention dans un foyer type Sonacotra, tu sais qu'il y aura un drame. »

Fils d'une mère célibataire, ouvrière dans une usine de la banlieue parisienne, Daniel Pasquier est entré chez les soldats du feu comme simple sapeur. Aujourd'hui commandant, il s'apprête à passer le flambeau : son petit dernier veut à son tour devenir pompier. Il aime faire partager son expérience.



C'est son goût de la transmission qui a conduit le commandant Pasquier à enquêter sur les incendies de Guinée. «*Et aussi le plaisir de résoudre une énigme. C'est le côté Sherlock Holmes de notre boulot!*» Et le détective de confier : «*Pour l'instant, je penche pour la piste de l'autoéchauffement de la paille.*»

Mais avant cela, les pompiers français doivent examiner une autre hypothèse, beaucoup moins rationnelle. À Conakry, avant leur départ, le ministre guinéen de la Sécurité et de la Protection civile, Mahmoud Cissé, leur avait adressé une ultime requête : «*Si la cause est surnaturelle, dites-le-nous aussi.*»

Depuis son bureau glacé, le « docteur », comme on appelle ici tout homme haut placé disposant d'une expertise, disait suivre de très près le dossier. « *Les feux n'alimenteront pas les divisions ethniques dans le Fouta car nous avons pris la mesure de la détresse de la population* », assurait-il. Paré de bagues imposantes et coiffé d'un panama, le premier flic de Guinée faisait part de son soulagement : pour l'instant, le fléau n'avait pas provoqué de mort, ni de réaction violente de la population.

Au cours de la conversation, cet homme qui disait compter sur la science et la diplomatie pour résoudre la crise, ne pouvait s'empêcher de qualifier les incendies de « *miraculeux* ». Une allusion à une rumeur persistante qui accuse une « *sorcière* » d'être à l'origine des drames.

LA VISITE À « LA SORCIÈRE DE PITA »

Assise sur les marches d'un perron lustré, à quelques kilomètres de Pita, la deuxième ville du Fouta-Djalou, la jeune Fatoumata jette à peine un regard sur le convoi de jeeps laborieusement parvenu jusqu'à son territoire. Cette délégation d'experts scientifiques français, de jeunes sapeurs-pompiers du cru et de notables vient pourtant spécialement pour elle.

« *La visite à la sorcière de Pita* » ne s'est décidée qu'au dernier moment. Ce long voyage paraît exaspérer autant les Français, distraits dans leur enquête, que les fonctionnaires de la région. Ces derniers ont fini par trouver, de mauvaise grâce, assez d'essence pour alimenter leurs véhicules depuis Labé.

Fatoumata habite une maison de deux étages, à la façade recouverte de céramiques irisées, aux teintes roses ou violines. À Conakry, on se moque volontiers de ces villas « *en carreaux de chiottes* », typiques de la région, bâties avec l'argent de la diaspora peule. Ici, l'émigré affiche sa réussite par la construction en pleine savane de palais à colonnes corinthiennes et perrons de marbre.

Tout autour, le panorama est d'une beauté saisissante : un bois de pins immenses, comme sortis des Landes, une plaine à l'herbe vert tendre, une falaise qui projette une petite cascade d'eau fine, et, sur le flanc gauche, quelques menhirs couchés sur un relief rocailleux et noir. Un site qui justifie la réputation de pays de cognac du Fouta-Djalou. D'autant qu'à 1 100 mètres d'altitude le climat y est vivifiant, par opposition à la touffeur de la capitale. Planté dans un cadre pareil, l'antre de la sorcière n'a rien à envier à la maison en pain d'épice du conte *Hansel et Gretel*.

La théorie qui désigne Fatou, une adolescente, comme la pyromane est la plus tenace. Ses malaises à répétition « *la veille des feux* », et la vue d'un chat noir devant une case qui venait de brûler ont suffi à la rendre suspecte.

L'opinion, en mal de coupable, a déjà accusé des féticheurs, des marabouts, ou encore des *dozo*, ces chasseurs traditionnels qui vivent dans la forêt. Parmi les multiples théories circulant dans la région, celle qui désigne Fatou comme la pyromane est la plus tenace. Il court sur cette jeune adolescente toutes sortes de racontars. Elle se changerait en félin avant chaque début d'incendie. Nul ne peut jurer avoir assisté à la métamorphose, mais ses malaises à répétition « *la veille des feux* », et la vue d'un chat noir devant une case qui venait de brûler ont suffi à la rendre suspecte. Si bien que son prénom résonne des préfectures du Fouta jusqu'aux allées du pouvoir à Conakry.

Le teint café au lait, l'arête du nez longue et fine, la silhouette tendue et cambrée, Fatou ne confirme pas son implication, mais ne la nie pas non plus. Face aux questions des enquêteurs, elle tord ses doigts fuselés avec lenteur et jette sa tête vers le ciel, les yeux et la bouche fermés, comme si elle essayait d'avalier quelque chose. Un sourire un peu moqueur se dessine sur ses lèvres lorsqu'on évoque sa transformation en matou.

Ses explications sont confuses. Elle se plaint d'être rouée de coups durant son sommeil par une main invisible. Le fait d'un mauvais esprit, d'après elle. Un djinn malfaisant qui lui soufflerait des idées d'incendies. « *Pour que revienne la paix* », elle dit prendre « *des remèdes* », prescrits par un *karamoko*, un féticheur de bonne réputation.

« *On ne peut pas être sûr de ce qu'on entend dans son sommeil* », finit-elle par ajouter. Avant de dormir, elle pose un bol d'eau près de sa couche. S'il est vide au petit matin, cela signifie que le djinn est passé pour lui donner « *des instructions* » dans son sommeil. La voix timide du commandant de la Vienne Bruno Detappe se fait entendre depuis le fond de l'assistance : « *Est-ce que quelqu'un pourrait juste lui expliquer que l'eau s'évapore à cause de la chaleur ?* »

Fatou dévisage un pompier guinéen en chuchotant, sans plus répondre aux questions. L'ambiance s'alourdit. La jeune Guinéenne semble savourer l'effroi qu'elle suscite. Elle frotte ses deux avant-bras l'un contre l'autre. Quelques petites cicatrices, comme des coups de griffe ou des légères brûlures, strient l'intérieur de ses coudes.

L'homme qui fait office de traducteur brise le silence : « *J'étais l'instituteur de Fatou. Elle est épiléptique. En classe, elle tombait lourdement sur le sol. Comme je suis un homme de sciences, j'ai parlé de ses problèmes de santé et de la fragilité de son esprit à ses parents. Mais ils ont préféré la confier au féticheur, pour qu'il arrache l'esprit malin. Elle n'est pas du tout sorcière.* » Soulagement dans le public.

LA VENGEANCE POSTHUME DE L'IMAM

Retour à la caserne de pompiers de Labé. « *Les femmes peules sont belles mais font trop de problèmes* », lance dans un éclat de rire le commissaire Biro Keita en parlant de Fatou. Le truculent chef de la sûreté de Labé donne une tape amicale au dos du directeur adjoint de la protection civile, le « DGA » Moussa Camara. Les deux hommes sont Malinké, comme la plupart des responsables politiques du pays, au détriment des Peuls, pourtant majoritaires. Camara n'a pas suivi un traître mot de l'entretien avec Fatoumata. Depuis le départ de Conakry, « *M. le DGA* », qui pilote la partie guinéenne de la mission, passe son temps à regarder des clips de coupé-décalé ivoirien sur sa tablette.

Dans la cour vétuste, de jeunes pompiers guinéens se targuent devant Florent Hivert d'avoir

« *Les villageois n'ont pas respecté la parole d'un imam. Savez-vous seulement ce que leur aurait coûté cette vilénie, au temps du grand Fouta ? Un châtiment bien plus cruel que quelques feux de villages !* »

éteint plusieurs feux par eux-mêmes, sans recourir au camion rouge Mercedes des années 1960 qui rouille sous le préau.

En marge du groupe, le commissaire Biro Keita livre à Bruno et Daniel sa version des faits. Soigné dans son costume couleur châtaigne à manches courtes, il tient fermement le bras de l'un sans quitter l'autre du regard. « *J'ai reçu la fatigue avec ces Peuls de brousse* », lâche-t-il en référence aux paysans du Fouta.

Formé en Union soviétique dans les années 1970, marié à une Peule, c'est un formidable conteur. Il aime pérorer sur les beautés russes qu'il faisait danser à Moscou, parler de son travail de censeur sous Sékou Touré, mais aussi, comme il dit, de la « *magie blanche* ». Comprendre la magie positive, celle qui participe au respect des anciens, et au bien-être général.

Selon lui, les feux du Fouta trouvent leur origine dans l'enterrement raté d'un imam à la fin des années 1970. Le colonel Hivert connaît l'histoire. Dès sa première mission, en 2014, ses interlocuteurs avaient évoqué la possibilité d'une vengeance posthume, celle d'un dignitaire religieux décédé à Timbo, qui n'avait pas été inhumé dans sa mosquée, contrairement à ses dernières volontés.

« *Les villageois n'ont pas respecté la parole d'un imam. Savez-vous seulement ce que leur aurait coûté cette vilénie, au temps du grand Fouta ? Un châtiment bien plus cruel que quelques feux de villages ! Ces Peuls ne sont pas dignes de leur héritage* », assène le policier en agitant l'index vers le ciel. Et de rappeler que pendant leur âge d'or au XVIII^e siècle, sous le règne d'un État théocratique, le matricide et l'incendie d'une mosquée étaient les deux délits punis de décapitation. Preuve qu'à l'époque on ne plaisantait pas avec le sacré.

Lors d'un rassemblement à la salle communale de Ninguélandé, en 2014, alors que Florent Hivert effectuait sa première visite, Biro Keita avait lancé l'idée de déplacer le cadavre de l'homme de foi, conformément à ses vœux, et d'organiser une « *cérémonie d'hommage* » en présence de ses descendants afin de rompre la malédiction. Problème : la région ne lui connaissait qu'un fils parti prospérer dans la téléphonie mobile en Sierra Leone. Et le sanctuaire avait brûlé, avec le reste du village. « *Sans la mosquée d'origine et sans l'enfant, il ne nous restait que la désolation sur les visages.* »

LES RECOMMANDATIONS DU COLONEL

Huit mois plus tard, nous retrouvons Florent Hivert, à Wendou, qui brandit son rapport

tant attendu. Et face à lui, les villageois suspendus à ses lèvres. D'une bourgade à l'autre, l'officier porte la bonne nouvelle : l'énigme est enfin élucidée.

Pas de cris de joie, ni d'interrogatoire. Pas même de commentaire. Le lieutenant-colonel se heurte à un mur de silence, brisé par les seules formules de politesse usuelles. Ce calme traduit-il une gêne ? Une difficulté à communiquer ? Une incompréhension ? Son document rédigé en cinq exemplaires n'a pas été traduit dans la langue locale. À part une poignée de hauts fonctionnaires guinéens, personne n'a pu le consulter.

Il effectue une tournée dans la région pour présenter ses conclusions. L'exercice est laborieux. À plusieurs reprises, il doit s'assurer que son auditoire suit toujours. L'interprète peine à traduire les aspects les plus techniques de son exposé. Notamment deux termes qui constituent les clés du raisonnement scientifique français : « *fermentation* » et « *cellulose* ».

Les résultats des analyses effectuées au laboratoire de l'université de Poitiers, partenaire de la mission, confirment le pressentiment du pompier Daniel Pasquier : les feux ont pour origine l'auto-échauffement des toits de chaume. Si le villageois recouvre le sommet de sa case avec de la paille encore humide, celle-ci fermente. Cette réaction chimique entraîne une montée progressive de la température. Quand la chaleur devient trop élevée, elle provoque l'embrasement.

L'autre élément déclencheur se trouve sur les fragments de vêtements rapportés par les enquêteurs. Les pagnes sont enduits d'un vernis qui les rend plus rigides. Cette fine couche brillante, composée de poussière de cellulose, est hautement inflammable lorsque les vêtements sont humides et comprimés. Comme dans une malle qui, si elle est déplacée, risque de propager le feu d'un lieu à un autre à l'insu de ses détenteurs.

Les conseils prodigués par Florent Hivert pour éviter de nouveaux drames déconcertent par leur simplicité : le Français recommande de laisser la paille sécher plus longtemps. Au moins « *vingt jours* », dit-il, avant de la tisser sur le toit. Enfin, il convient d'aérer davantage les cotonnades en wax avant de les ranger.

DIALOGUE VIF ET BROUHAHA

Dans l'assistance, personne ne montre de surprise, comme si tout cela était une évidence. L'imam remercie Florent Hivert à l'envi et s'engage à rappeler ses instructions lors de son prochain sermon du vendredi. Un journaliste peul

Les conseils prodigués par Florent Hivert pour éviter de nouveaux drames déconcertent par leur simplicité : laisser la paille sécher plus longtemps avant de la tisser sur le toit et aérer davantage les cotonnades en wax avant de les ranger.

juge le rapport « *à la portée de tout un chacun* » et entame un dialogue vif avec un ancien assis sur un tabouret. Dans le brouhaha qui s'installe, un jeune homme, coiffé d'une casquette rouge, demande si les incendies ont pu être également causés par des boules de feu tombées du ciel, une hypothèse soulevée par Daniel Pasquier et Bruno Detappe lors de leur mission, un an plus tôt.

« *Non, il n'y a aucune trace de météorite sur les lieux frappés* », assure l'officier. Sa réponse une fois traduite déclenche une polémique de plusieurs minutes. Manifestement, l'assemblée aurait préféré cette explication du phénomène. La version plus prosaïque du colonel Hivert ne suffit pas à apaiser les esprits.

Les habitants se contentent de demander la diffusion du rapport sur Internet afin que leurs parents vivant à l'étranger « *soient tenus au courant* ». La diaspora peule suit l'affaire de très près. C'est elle qui finance la construction de petites maisons en parpaing. Du béton qui ne part pas en fumée, mais défigure la région.

Malgré la chaleur, les femmes disposent des assiettes de bœuf en sauce fumant entre les mains des notables et des hauts dignitaires du village. On mange avec appétit, en silence. Peut-être en prévision du vendredi de la semaine suivante – l'imam a exhorté ses ouailles à respecter un jour de jeûne. Afin de s'attirer la compassion des ancêtres et de conjurer, dit-il, la malédiction du Fouta-Djalon.

Depuis, quelque vingt autres maisons traditionnelles ont brûlé. Au moment où j'écris, le commissaire Biro Keita m'annonce qu'il doit se rendre dans un village où un nouvel incident vient de se produire. Au téléphone, il me parle d'« *un feu mystérieux* ». Une fois de plus. Comme s'il n'y avait jamais eu de rapport. ☞